JE T’ATTENDS AU COIN DE LA RUE.

A l’angle nord de la place de la paix, là où la petite rue du repos amorce sa pente légère, se tasse un vieil immeuble de trois étages, coincé entre deux tours toutes de verre et d’acier.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment d’un autre siècle. Ho ! A peine si on la remarque, s’étiole la devanture scrofuleuse d’une échoppe sans nom et sans éclat.

Un trio de stores aux lamelles poussiéreuses cache l’intérieur à la vue des passants. Seule une inscription en lettres d’un style western mentionne «  Coiffeur-Barbier ». Les tarifs sont notés à la main d’une très belle plume ; du shampoing à la coupe femme toutes les prestations semblent être au tarif unique de 20 dollars. Enfin, une petite plaque réversible pendue à une chainette indique que l’établissement est ouvert.

Les pas de l’homme se sont arrêtés là, il scrute la devanture peu avenante, se tâte.

A cause d’un train immobilisé dans un village au nom imprononçable, il a deux heures à tuer dans cette ville qu’il connait mal.

Devant cette vitrine sombre, Il se dit qu’il aurait bien besoin d’une petite coupe, de plus il n’a pas eu le temps de se raser ce matin. A cette heure, la rue est agitée. Ses hésitations, son stationnement créent une gêne dans ce mouvement perpétuel.

Sur le trottoir d’en face, une brasserie lui fait de l’œil, sur la terrasse les bras nus d’une grande fille brune papillonnent au milieu d’une clientèle animée.

Il se fait bousculer plusieurs fois et c’est finalement cette foule agitée et fébrile qui va le pousser à saisir la poignée au métal froid. Il trouvera bien le temps plus tard pour boire un coup.

Il entrouvre la porte. Une petite clochette suspendue au chambranle se met alors en mouvement et émet son petit carillon d’accueil.

La pluie, elle aussi, hésite. Elle commence à mouiller le trottoir à coups de grosses gouttes molles. Il n’a pas de parapluie, ses mocassins neufs et sa chemisette en lin risquent de mal vivre l’épisode orageux.

La petite sacoche qu’il tient à la main est entrée se mettre à l’abri ainsi que son pied droit. Le corps s’engage, déjà la porte est à moitié ouverte.

Mais ce qui le happe définitivement, c’est le parfum qui flotte à l’intérieur, une flagrance enivrante, légère et sensuelle, féminine et envoutante, une promesse d’inconnu, une tentation saturée de nostalgie. Dans l’espace d’une paire de secondes, son esprit s’évade aux quatre coins de sa mémoire ; un poêle à bois luttant contre le froid hivernal, un sous-bois qui fume après une aube humide, du foin dans une grange, un camion qui répand du goudron sur une route, un vent chaud d’avril, la chaleur de sa mère qui le prend dans ses bras.

Mais l’ivresse et l’évasion que lui procure ce parfum n’a-t-elle pas sa part d’illusion ? Le cerveau humain n’ouvre que les portes qui l’intéressent et joue à tromper les sens.

Sous les effluves capiteux, le nez de l’homme ne perçoit pas, ou feint d’ignorer les relents de tissu moisi et de putréfaction qui flottent entre les notes de cuir et de santal.

Ses yeux, lentement, se sont habitués à l’obscurité du lieu, ils ne perçoivent pas pour autant les murs où la moisissure et le salpêtre dessinent des archipels et des continents inconnus. Les miroirs sont tachés de rouille, du crin apparait sous le cuir de fauteuils antédiluviens et l’émail du bac à shampoing s’écaille par plaques entières.

Mais Il est trop tard, sa bonne éducation et un certain dégoût à retourner dans le brouhaha extérieur l’incitent à entrer définitivement. Il referme la lourde porte derrière lui, fait tinter la clochette une seconde fois.

Il n’y a personne dans le salon, le silence y règne en maître, aucun bruit de la rue ne lui parvient, il apprécie ce calme, ferme les yeux un instant, toujours sous le charme du parfum qui flotte entre ces murs.

Il s’est installé sur une chaise bancale pour patienter et il est plongé depuis peu dans les pages jaunies d’un magazine ennuyeux lorsque, précédé par de nouvelles effluves enivrantes apparait dans le cadre d’une ouverture dérobée, sans aucun bruit, une femme. Ce n’est tout d’abord qu’une ombre, puis se dessine progressivement une silhouette longue, élancée, perchée sur de hauts talons.

Il accuse le choc. La femme porte une robe unie et sombre qui moule ses formes androgynes. Ses longs cheveux auburn sont liés dans un chignon désordonné. Son visage est à la fois adulte et enfantin et ses yeux sont d’un gris si clair, deux glaçons qui brillent dans la nuit. De toute sa vie, il n’a jamais rencontré de femme aussi attirante.

Elle ne lui semble pas être une inconnue, il est certain de déjà l’avoir côtoyée, et cela à plusieurs reprises au cours de sa vie. Mais il n’arrive à en déterminer ni le lieu ni les circonstances.

* Bonjour. Nous avions rendez-vous !

Sa voix est grave et chaude, il y plane un léger accent, peut être italien, ou espagnol.

* Je ne crois pas
* Ce n’était pas une question ! Vous êtes un peu en avance, mais ça n’a pas d’importance, prenez place.

Elle lui désigne le bac à shampoing de sa grande main blanche veinée de bleu. Il se demande ce qu’elle a bien voulu dire avec cette histoire de rendez-vous, et surtout qui est cette femme dont il est maintenant persuadé qu’elle ne lui est pas inconnue.

Il est confortablement installé, volontairement soumis aux mains de cette apparition énigmatique qui s’affaire dans son dos, les acteurs du drame peuvent faire leur entrée.

Tout d’abord les seconds rôles : les ciseaux qui virevoltent et cliquètent au-dessus de sa nuque sont sculptés de têtes de mort et de paysages de rizières suspendus dans la brume.

Ceux-ci ont terminé rapidement et avec brio leur introduction, ils se ferment et s’éclipsent, et c’est au tour du blaireau d’accomplir le second acte, il prend son temps, ne ménage pas ses effets et se laisse admirer dans son costume de nacre bicolore et de poils fins taillés en pointe.

La femme incline alors le siège au maximum. L’homme se retrouve pratiquement à l’horizontale et leurs deux visages disparaissent du miroir. Il se laisse mener, comme dans une danse dont il aurait ignoré les pas.

Lui qui se targue d’être un homme de caractère, qui décide de chaque moment de sa vie, et s’en vante avec force et conviction. Celui-là même dont le train de vie de centaines d’employés dépend, cet homme-là, dans ce moment précis, a cessé de réfléchir. Il n’agit plus, plus rien n’est sous son contrôle. Il se laisse voguer au creux d’une vague de bien être, il ne s’en étonne même pas.

Sous la serviette tiède qu’elle vient de lui déposer délicatement sur le visage, il ferme les yeux. Il entend ses talons frapper le carrelage, un tiroir s’ouvre, se referme, suivi rapidement par un frottement doux et lent, un va et vient lancinant, qu’il ne situe pas tout de suite, une sorte de frottement régulier et sensuel, à la fois souple et énergique.

C’est la vedette du spectacle qui vient d’entrer en scène ; le rasoir.

Il est si long et si fin, la lumière rebondit sur sa lame qui a la clarté d’un lac de montagne, son nez en pointe espagnole prolonge sa fine silhouette et met en valeur son profil chantant. Sa chasse taillée dans une corne de buffle accueille la main par un arrondi parfait.

Il est accompagné de sa partenaire et maitresse de toujours, tous les deux forment un couple inséparable, le coupe-chou qui prend toute la lumière et sa servante ; la lanière de cuir noire et polie.

Le metteur en scène a fixé cette dernière à la tablette à l’aide d’un rivet de laiton. Au commencement de cet acte la bande plate et tendue du cuir subit les assauts répétés du rasoir, ses frottements délicats, ses caresses appuyées. Le coupe-chou affine son tranchant sur le plat du cuir, le fil en est pourtant déjà parfait, mais, dans la main douce et énergique de cette femme, le geste rituel trouve toute sa sensualité et sa grâce.

Immédiatement après cet affûtage et dans un mouvement circulaire et saccadé, le blaireau brasse la mousse dans un petit bol en émail. Bientôt il court sur le visage, formant une barbe «blanche immaculée.

Comme mus par un accord tacite, ni la femme ni l’homme n’ont échangé plus d’une dizaine de mots depuis son entrée dans le salon. Ce silence lui fait du bien, le change des bavards qu’il rencontre chaque jour pour son travail.

A l’extérieur, le temps ne s’est pas arrêté. L’orage gronde et la pluie crépite contre la façade. Sur les trottoirs, chacun cherche avec empressement un abri de fortune. Cette rumeur au-delà des murs ajoute à l’impression de protection et de bien-être qui émane de la pièce.

L’homme est allongé et tous ses muscles sont parfaitement relâchés. Il repose, le visage arborant une barbe de patriarche en mousse parfumée.

Sans le quitter du regard elle se saisit du rasoir, en teste le fil en l’appuyant doucement sur son index d’où perle immédiatement une minuscule goutte rouge. Elle glisse doucement ce doigt entre ses lèvres et aspire délicatement le liquide épais. Puis la lame effleure le cou de l’homme d’une simple caresse et dévoile un carré de peau brune sous l’épaisseur de la mousse. Il déglutit et sa pomme d’Adam effectue un léger aller-retour sur sa gorge offerte.

C’est cette seconde suspendue dans le vide que choisit la clochette de l’entrée pour faire entendre son tintement, immédiatement accompagné du bruit de la rue qui s’engouffre à l’intérieur dans un souffle froid et humide accompagné d’un bonjour féminin et joyeux.

Le charme est rompu par cette intrusion. Pour cela il en veut à cette inconnue, sa mâchoire se crispe sur sa frustration. II fixe le plafond qui s’écaille et il attend, avec une patience à laquelle il n’est pourtant pas accoutumé.

De sa belle voix rauque la femme vante à l’intruse les mérites d’un poison à se mettre le soir sur le visage, résultats garantis sous 48 heures. En quelques minutes et pour 20 dollars, l’affaire est conclue. La clochette retentit de nouveau, le petit souffle mouillé accompagne la cliente dans la rue, et le claquement des talons s’approche à nouveau doucement.

Une main douce et chaude appuie légèrement sur son front, le métal des yeux à nouveau le transperce et il rêve de cette femme, dans un dernier fantasme, entièrement nue, se lovant contre son corps à lui, sur ce fauteuil de barbier élimé.

A cette minute, tout à coup, il sait. Il sait avec précision où et quand il a rencontré cette femme. A plusieurs reprises leurs chemins se sont croisés, c’était à chaque fois de façon floue et furtive, une sensation indicible, un regard, à peine un effleurement.

Les images, tapies dans sa mémoire refont surface de façon beaucoup plus nette. La première fois, c’était dans l’accident de voiture qui tua ses parents. Puis quelques années plus tard, à l’hôpital où il dut séjourner plusieurs mois suite à une erreur d’anesthésie.

Là-bas il l’avait remarquée, rôdant, à plusieurs reprises, glissant sa gracieuse silhouette dans les couloirs ternes et impersonnels.

Et surtout il se remémore cette nuit où, dans cette ruelle sombre il avait reçu un coup de couteau le soir de ses 20 ans. Il se souvient de façon précise de ce regard, déjà à cette époque, penché au-dessus de son corps juste avant qu’il ne perde connaissance.

Alors que les rouages flottant dans sa boîte crânienne se mettent en mouvement ; semblant profiter de cet instant de relâchement, la lame du coupe-chou s’approche du cou et en effleure la chair, du côté gauche, à quelques centimètres de l’oreille. Sans plus hésiter, elle ouvre délicatement la peau pour laisser perler une petite larme de sang.

Ce n’est que la première apparition du sang de l’homme sur scène, on le devine à peine dans le clair-obscur, et pourtant nous voilà au dernier acte, le dénouement est proche et bientôt tout le mystère va se dévoiler.

Le sang va, dans son magnifique habit rouge, à partir de maintenant s’imposer comme la véritable vedette de cette dramaturgie. Son apparition dans ce théâtre est un tournant, et les projecteurs, suivant leur scenario à la lettre, dirigent tous leurs faisceaux dans sa direction.

Les yeux gris sont deux miroirs froids à nouveau au-dessus de l’homme. Il y voit le reflet de son propre visage, avec sa barbe de père noël.

Dans une légère caresse, il sent la peau de la femme contre la sienne.

Au moment où leurs lèvres se rencontrent enfin, il ferme les yeux dans l’ivresse de cette seconde suspendue hors du temps. Alors la femme exerce une légère pression sur le manche. La lame aiguisée creuse dans un mouvement rapide et précis un sillon net et profond. Elle glisse dans les chairs d’un coté à l’autre de la gorge. L’homme cherche son souffle avant même de ressentir une véritable douleur. Sa main droite serre le bras du fauteuil avec la force et la nervosité de l’instinct de survie. Le sang, d’un rouge écarlate, devient légèrement brunâtre au contact de l’oxygène. Il coule maintenant à flot telle une casserole qui déborde, puis se met soudain à gicler de façon irrégulière comme le ferait la bouche d’un volcan en éruption. Il y a bientôt de ce liquide rouge partout, L’homme en crache des bulles dans ses derniers sursauts.

Le fauteuil, le sol, la glace, les bras et le visage de la femme en sont mouchetés, le costume et les chaussures de l’homme sont maculés de trainées rouges. Le corps relâché dans ce décor baroque forme un tableau macabre : la noirceur d’un Goya, l’éclat d’un Caravage. Sur le sol une flaque s’étale lentement et grassement, un trop plein d’huile de vidange carmin.

Il n’y a ni coup de tonnerre tonitruant, ni cloche sonnant le glas, ni âme qui s’échappe dans un souffle spectral.

Les jambes, les bras et la tête de l’homme ne connaissent bientôt plus qu’une seule loi, celle de la gravitation universelle. Leur masse s’affaisse en silence de façon grotesque et les yeux fixes semblent admirer le plafond où une mouche se débat bruyamment dans une toile d’araignée.

La femme, tout en essuyant d’un geste machinal le rasoir, jette un œil dans le miroir. A travers les taches de rouille anciennes et les taches de sang récentes, elle admire son reflet, son véritable visage, répugnant et laid. De son crâne chauve, couvert de croûtes purulentes émergent quelques cheveux faisant penser à de la filasse de plombier, du creux de ses joues pointent les os de ses pommettes décharnées. Ses orbites concaves, énormes et charbonneuses enferment deux yeux noirs et porcins. Elle sourit à son reflet d’une bouche tordue et édentée.

Elle baisse les yeux sur ses mains ridées et tachées de vieillesse. Ses ongles sont noirs et cassés, taillés à la serpette depuis l’éternité.

Elle se dirige alors vers le porte manteau où l’homme a suspendu sa veste, elle sort le portefeuille de la poche intérieure et en extrait un billet de 20 dollars. La caisse enregistreuse émet son petit tintement, la femme range le billet dans le tiroir vide et le referme lentement puis elle pivote sur elle-même et se dirige vers la sortie. Les talons frappent le carrelage.

Sur la ville L’orage est terminé, laissant place à un chaud soleil qui fait briller les trottoirs. De l’autre côté de la rue, les clients ont déserté la terrasse trempée et la jeune fille aux bras nus s’est évaporée.

Alors qu’elle referme la porte de l’échoppe, sans un regard en arrière. A l’angle de la place de la paix, là où la petite rue du repos amorce sa légère pente, la femme se heurte à une vieille dame qui se fraie avec peine un chemin dans la foule. Elle tire un lourd chariot à roulettes débordant de nourriture.

Sous le choc, quelques pommes s’échappent du cabas et se mettent à rouler élégamment sur le trottoir encore humide, elles les ramassent ensemble et se sourient avec un regard de connivence, alors que les passants font des écarts pour les éviter.

* Nous avions rendez-vous !

A cause de leur différence de taille et du contrejour, la vieille dame regarde son interlocutrice par en dessous, elle scrute un court instant les deux yeux gris métalliques, un sourire timide illumine alors son visage et elle met une main devant sa bouche.

Les deux femmes font quelques pas complices et tournent soudain dans une impasse que l’étroitesse obscurcit. L’allée des lys blancs, voie sans issue. Dans la longue main blanche veinée de bleu, avec la classe que l’on lui connait désormais, la lame jaillit dans un éclat bleuté. En se baissant délicatement sur le côté, la femme dépose alors un baiser sur le front de la vieille dame.